

**HANDICAP.** Victime d'un traumatisme crânien, un Auxonnais revendique son droit au travail.

## « Je peux et je veux travailler »

Trop handicapé pour travailler selon les critères administratifs, mais trop motivé pour rester inactif, Thierry Lapostolle, traumatisé crânien, essaie de se reconstruire malgré les embûches du quotidien.

Guirlandescintillantes, photos de famille au mur, chiens qui vous accueillent. Thierry Lapostolle qui nous ouvre la porte avec le sourire semble avoir une vie parfaite. Si ce n'était son traumatisme crânien, après un accident de travail il y a dix ans.



Thierry Lapostolle, prépare le réveillon dans sa maison d'Auxonne. Comme beaucoup de traumatisés crâniens, il se heurte à l'administration concernant sa réinsertion professionnelle. Les structures existent bien, mais sont peu adaptées aux cas comme le sien. Photo A. R.

### Besser à tout prix

« Tous les jours sont faits de hauts et de bas », dit-il calmement, cherchant parfois ses mots. « Lesséquelles cognitives sont peu reconnues car très compliquées à évaluer, mon état ne sera jamais vraiment stabilisé et les symptômes apparaissent et disparaissent : mémoire, orientation, sautes d'humeur ». Son invalidité a été chiffrée à plus de 80 % ce qui lui barre l'entrée de Pôle emploi et des formations qui pourraient lui permettre de poursuivre une activité professionnelle. Retravailler, c'est son rêve. Lui qui menait

une brillante carrière comme chef d'équipe et conducteur de chantier dans les travaux publics serait prêt à accepter n'importe quel job « du moment que c'est à mi-temps car je me fatigue vite. Pourquoi pas la mise en rayon dans le futur supermarché à Auxonne. Je veux continuer à me battre, à côtoyer des gens, ça ne me fait pas peur. Je suis très soutenu par ma famille, mes amis, les pompiers d'Auxonne et les anciens combattants, car j'ai

fait la guerre du Golfe. » La fille de Thierry a 13 ans, elle a vu, il y a dix ans, son papa à l'hôpital, juste après « qu'il soit tombé sur la tête ». Des mots d'enfant, qui expriment le choc qu'elle et sa famille ont dû absorber afin de s'adapter à cette situation compliquée. Très protectrice, elle aime se mettre aux fourneaux avec son père. La cuisine est un moment de partage primordial pour leur équilibre : « Papa m'a appris à faire du bœuf bourgui-

gnon, des paupiettes de veau. J'aime bien faire ça avec lui. Il m'enseigne plein de recettes », glisse-t-elle sous le regard complice de Thierry. Auprès d'elle et de sa femme Corinne, il réinvente son rôle de père de famille, pas à pas. Ce grand gaillard reste l'homme de la maison et conserve toute sa dignité, malgré les pièges que lui tend son trauma. « ou il y a eu un avant et un après ».

ANNA-DIANE ROBERT

### L'EXPERTISE

**NATHALIE GROS**

Directrice AFTC Bourgogne - Franche-Comté



### « Faire du cas par cas »

« L'Association des familles de traumatisés crâniens et cérébro-lésés de Bourgogne a fusionné avec celle de Franche-Comté en juin. La partie franc-comtoise dispose d'une structure spécifique pour l'accompagnement vers l'emploi des traumatisés crâniens, nous souhaitons l'exporter en Bourgogne. Il s'agit de l'Unité d'évaluation de réentraînement et d'orientation socioprofessionnelle. L'Uéros est financée par l'Association régionale de santé. Chaque année, 20 places sont disponibles pour un coût de 40 000 euros chacune. L'équipe se compose de neuropsychologues, psychocliniciens, psychologues du travail, chargé d'insertion pro, ergothérapeutes et assistants de service social. Tout commence par une évaluation ciblée afin de déterminer le niveau des troubles et le parcours professionnel d'avant. Si nécessaire, un stage de 3 semaines à l'Uéros permet d'affiner l'analyse. Puis c'est la phase de réentraînement personnalisé avec des ateliers pratiques (mémoire, bricolage) et une mise en situation en entreprise. »

### Bientôt une plateforme d'insertion professionnelle à Dijon ?

La semaine dernière, les membres de l'Association régionale de santé (ARS) ont rencontré l'AFTC Bourgogne - Franche-Comté afin de réfléchir à une implantation de la plateforme Uéros dans l'agglomération dijonnaise. « Le fait de passer sur une grande région légitime ce processus », admet Arine-Laure Mosser, directrice de l'autonomie à l'ARS bourguignonne. « Notre travail consis-

tera à mailler notre territoire et proposer une antenne dijonnaise, pourquoi pas d'ici 2017-2018. Pour le moment, les traumatisés crâniens peuvent aller au centre de réadaptation professionnelle porté par l'Association pour l'insertion sociale et professionnelle des personnes handicapées. Ce n'est pas aussi adapté qu'Uéros mais pourquoi ne pas envisager plus tard un partenariat. »

« Ils doivent faire le deuil de leur vie d'avant, de leur carrière et se réapproprier leur existence intime, leur famille. »

Nathalie Gros, directrice AFTC Bourgogne - Franche-Comté

### « THIERRY A BESOIN DE LA VIE SOCIALE QUE LUI APPORTERAIT UN TRAVAIL »

Corinne Lapostolle, la femme de Thierry se confie avec beaucoup de pudeur sur sa vie de couple depuis l'accident. Le combat pour eux, c'est tous les jours « un pas en avant, deux pas en arrière ». Donner à son mari le droit de travailler c'est lui redonner le choix « d'exister sans dépendre du système. Le handicap cognitif qui constitue 99 % de ses séquelles n'est pas compris, connu et prête à interprétations erronées, que ce soit de tout citoyen ou pire de professionnels de santé ou de personnes

consentées prendre des décisions dans son intérêt (CPAM, MDPH, etc.). C'est d'autant plus difficile que Thierry apparaît physiquement normal. Pourtant, au quotidien, il souffre de troubles de l'attention, de fatigue, de problèmes de langage, de mémoire et d'agressivité. Ses symptômes sont invisibles, désocialisent et isolent. Avant son traumatisme, mon époux était calme, posé, gentil, même parfois trop. C'était un bon vivant et un gros travailleur. Ça, heureusement, ça n'a pas changé. Une

fois remis, il a rénové des appartements, fait des travaux chez nous. Il peut travailler mais il faut que ce soit à son rythme et que quelqu'un le supervise pour le stopper, car il ne sait pas s'arrêter. Il a conservé ses automatismes dans le dessin industriel, les prises de côtes, il a de l'or dans les mains et a besoin de la vie sociale que lui apporterait un boulot. Ce serait un soulagement pour toute notre famille. Moi-même je me suis plongée dans ma carrière. C'était ça ou les antidépresseurs. »

